HAL
open science

Dangers publics

Christophe Mileschi

To cite this version:

Christophe Mileschi. Dangers publics. L'Autre Voix pour L'humanité. 100 intellectuels s'engagent pour un post-capitalisme, Editions Delga, 2018, 9782376071570. hal-04290326

HAL Id: hal-04290326

https://hal.parisnanterre.fr/hal-04290326

Submitted on 29 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Dangers publics

Il est d'innombrables façons de dire combien la tournure que prend le monde, sous la férule de ceux que nous-mêmes, collective et démocratiquement élisons, pigeons, est ignoble et mortifère – combien elle s'enfonce gaillardement dans ce qu'on peut concevoir de pire. Quelque champ de pensée ou de faits que l'on considère, on le voit vicié chaque fois davantage de loi en loi, depuis des décennies – pour autant que j'en juge. Au point qu'on en vient à se demander si quelque dieu mauvais n'orchestrerait pas ce massacre légalement avalisé.
Mais on peut s'abstenir d'impliquer la métaphysique ou d'invoquer la transcendance. Les causes sont assez limpides, et ceux qui en tirent le plus goulûment parti sont aisés à connaître. La pensée complexe est en soi d'un inégalable secours, mais s'il s'agit de désigner certaines sources avérées du désastre, elle est un instrument bien plus puissant que ne le requiert la circonstance. On n'a pas besoin d'un tracteur pour déplacer une chaise, d'une centrale nucléaire pour trancher un citron. Les « en même temps » miment grossièrement un subtil nuancier du réel : ils sont au vrai duperie, poudre jetée aux yeux pour aveugler sur l'évidence : rien n'est fait, rien n'est tenté pour que vraiment cesse ou modère l'inique injustice arrogante destructrice. C'est même précisément l'inverse. Les premiers seront les premiers, et que les derniers se le disent. Ce qu'on leur donne à vainement espérer : qu'un peu tout petit peu ruisselle, de l'aberrant trop plein qui là-haut s'amoncelle.
Il est des jours où je ne sais comment je tiens, de savoir – de ça voir. Ni surtout ne sais comment tiennent et se regardent au miroir les valets et les régisseurs de cette abomination. Car des enfants meurent qu'on pourrait aisément sauver. Des gens dorment dehors qu'on pourrait aisément loger. Des frères et des sœurs sont chassées qu'on pourrait aisément aider. Et nous laissons rogner sans cesse, et nous rognons nous-mêmes les ailes du désir qu'il en aille autrement, de crainte qu'on nous moque de n'avoir pas compris que There Is No Alternative. Écoliers tremblants encore et toujours que l'autorité nous fustige.

Je ne sais trop pourquoi, si cela a un sens, et surtout une utilité – quelconque. Mais ce que j'ai à dire, ici se dit en cadence d'octosyllabes. Au rythme d'un pas dansant : invitation à cheminer contre cette république du pas de l'oie.

À vous parle, compains de galle...

Tout est à vendre. Et que tout soit
pour d'aucuns source de profit,
que la planète s'atrophie,
ne compte pour rien, c'est la Loi.

Start-up et compétitivité,
concurrence et libre entreprise,
croissance, progrès, banque, crise,
dette publique, austérité.

Nous martèlent sans rémission,
sans répit, sans échappatoire,
de leurs mots-clefs comminatoires
les médias de la soumission.

Nous sommes tous colonisés
par le dogme de la finance
qu'on vive au Brésil ou en France,
servitude intériorisée.

Nous rêverions d'un autre monde,
mais le rêve s'en vient s'éteindre
contre le mur qu'on veut nous feindre
jusqu'en nos contrées plus profondes.

L'époque n'est plus aux statuts,
aux droits du travail, les acquis
jadis par la lutte conquis
ne sont que privilège indu :

des freins à la modernité
de l'empire technocratique,
tandis qu'on astique la clique
qui usurpe l'éternité.

Pour la plupart les grands partis,
les syndicats, les officiels,
acceptent comme loi du ciel
ces injonctions, sans répartie.

Or convertir en marchandise
école, santé, faim, justice,
air, eau, transports et tous services
les os à la personne brise.

Or laisser le marché régner,
se fier à sa main invisible,
fait de tous les êtres sa cible,
roc, mer, abeille, homme, araignée,

femme, éléphant, orang-outan,
thon, ours blanc, passereau, luciole,
rhinocéros, tigre s'étiolent,
dans un silence assourdissant.

Seront détruits jusqu'au dernier
par le délire de puissance
qui commande la malfaisance
perpétrée par le Dieu Denier.

Serons détruits tant que nous sommes,
tant déjà ne vivent qu'à peine,
par millions jetés à la benne
tels surplus de porc ou de pommes.

Nos chefs claquent frontière au nez
de qui tente de fuir *nos* guerres
nos famines, bravant la mer,
car il a faute d'être né.

Nos gouvernants usurpateurs
cyniques voleurs fédifrages
(pourquoi ne montons-nous en rage ?)
menteurs rhéteurs et imposteurs.

Laisserons-nous longtemps encore
saccager notre lieu commun
par de voraces quelques-uns
à qui soumettons âme et corps ?

Camarades camaradesses
revient le temps de vive émeute
contre ce qui nous presse en meute,
de l'embrasement de la liesse.

L'Église de l'Économisme,
son credo, ses diktats, ses prêtres,
chassons-les des temples de l'être,
osons œuvrer à notre schisme.

La rue prenons, elle est à nous,
quand même les flics la quadrillent
et nous contraignent à la grille,
à ne protester qu'à genoux.

Éteignons les téléviseurs,
outrepassons les divisions,
chapelle, cellule, faction,
et que change de camp la peur.

Il est grand temps d'instituer
la société imaginaire
autrement que n'imaginèrent
les donneurs d'ordre de tuer.

À qui me répond « utopie ! »
je dis, allons, tu ne dis rien
sinon ce que dirait gamin
qui ne pense pas mais copie.

À qui m'objecte « réalisme ! »
je dis, allons, fais un effort,
réalité ? Faut-il encore
que tu précises par quel prisme.

Certains nombres qu'on dit réels
défient et notre entendement
et le calcul des instruments,
n'en déplaise à la tour Eiffel.

Pi qu'on manie sans y songer,
nul jamais ne saura sa face,
ni d'aucun cercle la surface :
ton réalisme est mensonger.

On envoie parmi les étoiles
des satellites des vaisseaux,
et nous ne saurions, pauvres sots,
d'ici-bas repenser la toile ?

Ma chansonnette esquisse quelques pistes d'action, mais je les récapitule rapidement en prose. Que vouloir ? La moindre des choses : que les besoins publics (énergie, transports, poste, télécommunications, eau, air, éducation, santé...) soient entièrement sortis de la logique du profit. De quel droit des privés réalisent-ils des gains financiers sur des biens communs ? et de surcroît, toujours, après que l'argent public a supporté les investissements massifs qui rendent ces activités lucratives ? La moindre des choses, encore : que *personne,* né ici ou ailleurs, ne soit laissé sur le bas-côté, sans revenus, sans toit, sans droit. La moindre des choses, toujours : qu'on cesse de faire aux grandes entreprises des cadeaux fiscaux en pure perte, au prétexte éculé de « créer des emplois » dont personne ne voit jamais la couleur.

Que faire, comment ? Je ne crois ni ne pense qu'on puisse sortir de la spirale infernale du capitalisme pourrissant par le jeu de ses propres appareils, institutions, mécanismes. On peut juste freiner un brin l'engin, et espérer un peu plus de baume sur les plaies qu'il engendre. Cela fait peur, sans doute, parce qu'on regarde aux révolutions du passé qui ont mal tourné, et qu'on se dit (qu'on se laisse dire) qu'il ne peut en aller autrement, mais il faut pourtant bien l'admettre : il n'y aura nul changement substantiel sans une lutte, une bataille, un combat qui comportera sa part de violence, et d'abord parce que l'État et ses gouvernements successifs n'ont aucune intention de lâcher le morceau. On le voit désormais à chaque manifestation ou presque : les forces de police ont des consignes de répression (et de provocation) dure. Si on ne croit pas devoir se le tenir pour dit, si on refuse de s'écraser face à ce rouleau compresseur, il faudra bien en tirer les conséquences, et entendre le début du refrain de la Marseillaise.

Christophe Mileschi